Mon opinion sur le maréchal Pétain…
… et sur les Français d'hier et d'aujourd'hui

Vincent Reynouard – *Sans concession*

Essai du 19 octobre 2025 sur X

Un internaute m'interroge : « Que pensez-vous du maréchal Pétain ? Était-il à vos yeux l'incarnation d'un national-socialisme à la française ? »

A la première question, et pour ne considérer que la période 1940-1944, je réponds que le maréchal fit ce qu'il put pour maintenir le navire France à flots dans la tempête que fut la Seconde Guerre mondiale. On peut le critiquer sur tels ou tels points. Personnellement, je lui reproche d'avoir été trop timide en matière de collaboration avec l'Allemagne. A sa place, j'aurais profité de la défaite militaire et du choc vécu par les masses françaises en juin 1940 pour signer la paix avec Hitler, déclarer la guerre à l'Angleterre et placer la France avec son empire aux côtés du Reich. A mes yeux, c'était l'occasion à ne pas manquer.

Mais je n'étais pas à la place du maréchal, et ceux qui, en 1940, pensaient comme moi, n'ont pas réussi à imposer leurs vues. De 1940 à 1944, la France a pratiqué une collaboration a minima.

Pourtant, si l'on admet que le national-socialisme exige la primauté du bien commun afin de soutenir une politique nationale et sociale, alors je pense qu'en effet, le maréchal Pétain incarna, sous l'Occupation, un national-socialisme à la française. Son allocution le 1er mars 1941 à Saint-Étienne l'atteste. S'adressant aux ouvriers, le maréchal lança :

> En réalité, les causes de la lutte des classes ne pourront être supprimées que si le prolétaire qui vit aujourd'hui, accablé par son isolement, retrouve dans une communauté de travail, les conditions d'une vie digne et libre, en même temps que des raisons de vivre et d'espérer. Cette communauté, c'est l'entreprise. Sa transformation peut, seule, fournir la base de la profession organisée, qui est elle-même une communauté de communautés. Cela exige qu'une élite d'hommes se donne à cette mission. Ces hommes existent parmi les patrons, les ingénieurs, les ouvriers. C'est à eux d'abord que je fais appel. Je leur demande :
>
> 1°) De se pénétrer de la doctrine du bien commun au-dessus des intérêts particuliers, de s'instruire des méthodes d'organisation du travail capables de permettre à la fois un meilleur rendement et plus de justice, en donnant à chacun sa chance dans l'entreprise et dans la profession ;
> 2°) De s'informer des réalisations sociales qui existent déjà et que des hommes clairvoyants et généreux ont su accomplir, en dépit des difficultés de tous ordres qui, dans le passé, entravaient leurs efforts.
>
> Ainsi, peu à peu, et par l'action de tous, une œuvre définitive s'accomplira sous l'autorité et avec l'encouragement de l'État. (1)

Dès lors, comment expliquer cette collaboration timide ? Tout simplement parce que, dans sa grande majorité, le peuple français ne voulait pas entendre parler de national-socialisme. Certes, le choc de la défaite l'éclaira un temps. Ce fut l'époque où la France comptait « quarante millions de pétainistes » (titre d'un livre de Henri Amouroux). Mais les mois passant, le peuple revint à ses anciennes convictions idéologiques. D'où le sabotage, à tous les étages, de la Révolution nationale, le

marché noir florissant, les bals clandestins, l'écoute de Radio-Londres, l'espoir d'une victoire des Alliés même malgré les bombardements*… J'ai déjà traité ce sujet et je n'y reviendrai pas aujourd'hui.

Je rappellerai juste qu'en 1942, un prisonnier libéré fut consterné de retrouver la France avachie. Dans une lettre au quotidien *Paris-Soir*, il se désola :

> Bien que prisonnier, j'ai vu, en Allemagne, des spectacles plus réconfortants. Je travaillais en *Kommando*, ce qui m'a permis de me renseigner sur les conditions de vie de la classe ouvrière. Naïvement, je croyais que la Révolution nationale avait fait bénéficier nos travailleurs des avantages réservés là-bas à ces mêmes hommes. Or la Révolution n'existe ici que dans les mots. Je retrouve la France plus misérable qu'avant, plus abaissée, plus encroûtée dans les mœurs déplorables qui l'ont perdue. (2)

Sous le titre "Réponse à un prisonnier libéré", Jean Bosc lui expliqua la raison profonde de son constat désolant :

> Rien n'est changé, en effet, parce que ce sont les Français eux-mêmes qui ne l'ont pas voulu. Ils tiennent à leurs maux, à leurs erreurs, à leurs vices comme à de vieilles habitudes. Ils préfèrent mourir plutôt que de renoncer à leur démocratie, au bulletin de vote, à l'alcool, aux Juifs, aux parlementaires, aux maçons, au fonctionnarisme rongeur, à tout ce qui les a fait descendre où ils sont descendus. La Révolution ? Une bousculade de leurs aises, de leurs manies, de leurs positions acquises ? Pensez donc ! Ils ne sont pas fous ! Ils n'ont pas joui tout leur soûl, et les favorisés ne partageront pas avec le peuple travailleur ce que le hasard des naissances ou le résultat de spéculations éhontées leur a rapporté. Ils comptent profiter encore, et c'est bien pour cela qu'ils ne veulent entendre parler ni de révolution ni de national-socialisme. Alors, vive l'Amérique ou l'Angleterre, n'est-ce pas ? (3)

Un mois plus tard sous le titre : « Le tocsin sonne… l'Europe joue son destin », un éditorialiste du *Matin* se lamenta :

> Et la France, que fait-elle ? La France ne fait rien. Elle s'enlise dans un attentisme béat. Elle écoute, indifférente, sonner le tocsin […]. Comme au plus beau temps de la démocratie, nous croupissons dans les mares stagnantes. Rien n'a changé. (4)

Le destin du maréchal Pétain confirme ce que je dis depuis des années : pour qu'un personnage providentiel puisse surgir et sauver le pays, il faut, au départ, que le peuple veuille être sauvé. Pendant quatre ans, Vichy disposa de tous les leviers de l'information, de l'éducation et de la propagande. En vain, car sans l'aval même implicite du peuple, un personnage providentiel ne peut rien, y compris si sa voix peut porter.

Dans une moindre mesure, l'échec de Jean-Marie Le Pen appuie ce constat. Dès 1984, dans son manifeste *Les Français d'abord*, il prévenait des dangers de la submersion migratoire :

> La politique désastreuse de nos gouvernements [...] a ouvert la voie d'une manière absolument incontrôlée à un flux migratoire énorme et dont on ne connaît pas aujourd'hui la réalité du chiffre [...] quand nous voyons ces appartements conquis les uns après les autres, ces murs de béton, ces villes de béton qui s'érigent tout autour de nos villes, ces populations qui changent, ces écoles littéralement colonisées, nous savons bien que le péril est grand [...] Il s'agit là d'une véritable marée [...] d'un côté l'Europe, et maintenant la France, connaissent une crise de dénatalité sans précédent qui, si elle n'est pas enrayée, marquerait non pas seulement le déclin de notre civilisation, mais la disparition de nos peuples. Alors qu'en face, dans les pays sous-développés, en particulier l'Afrique et l'Asie, dans le Tiers-Monde, une fantastique explosion démographique est en cours. Elle crée des courants perturbés, des zones de haute pression vers les zones de basse pression, courants qui, si nous n'y opposons pas la force de notre lucidité et de notre courage, submergeront et balaieront les civilisations dont nous sommes les gardiens et les porteurs. (5)

Pendant vingt ans, Jean-Marie Le Pen n'a cessé de dénoncer des problèmes réels et des dangers tragiques. Les Français ne l'ont jamais élu. Pire : le 5 mai 2002, ils ont réélu triomphalement Jacques Chirac au nom du slogan : « Plutôt escroc que facho ».

Voilà pourquoi aujourd'hui, la Providence ne suscite aucun personnage providentiel. Elle n'en suscite aucun parce qu'en 2025 comme en 1941, le peuple français reste républicain. Il aime la République en tant que caution garante de son individualisme et de son hédonisme. Ceux qui me suivent connaissent mon slogan : tant que les

supermarchés seront achalandés, les pompes à essence pleines et les portables en fonctionnement, aucun espoir de renaissance nationale ne sera permis.

Faut-il pour autant baisser les bras ? Non, et je crois en être la preuve vivante. Je ne désespère jamais car l'avenir reste imprévisible. Ce qu'il faut, c'est agir aujourd'hui, comme le semeur qui dépose des graines dans un sillon. La récolte viendra plus tard, peut-être lorsque nous ne serons plus là. Et si elle ne vient jamais, alors qu'importe ; dans un cas comme dans l'autre, nous aurons accompli notre devoir. Tel est le but de la vie ici-bas.

(1) https://lhistoireenrafale.lunion.fr/2016/02/29/1er-mars-1941-le-discours-de-saint-etienne-du-marechal-petain
(2) et (3) *Paris-Soir*, 25 janvier 1943, p. 1
(4) *Le Matin*, 15 février 1943, p. 1
(5) Jean-Marie Le Pen, *Les Français d'abord* (éd. Carrere, 1984), p. 100-102

* En effet, les Alliés bombardèrent plusieurs villes françaises :
1) La France bombardée par ses propres aviateurs: une page méconnue du Débarquement de juin 1944 – Karine Varley – 6 juin 2024
2) Top 11 des villes françaises qui ont été bombardées par les Alliés pendant la Seconde Guerre mondiale – Bruce Liste – 08/05/2017

Liberté Vérité Justice

Humain souverain

♣♥♠♦

© Elisabeth – Tarologue-thérapeute certifiée

Tarot Énergie

♣♥♠♦